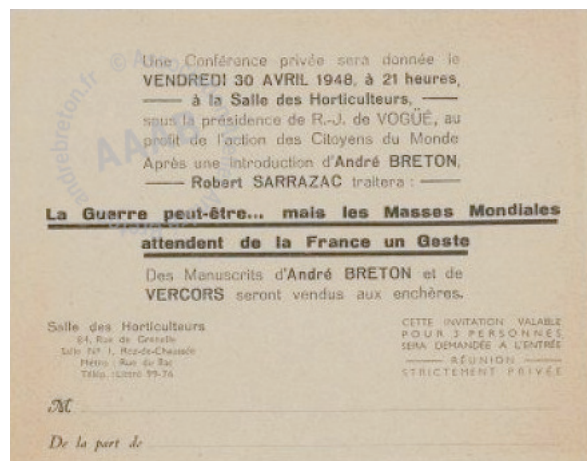


André Breton

**ALLOCUTION
À LA PREMIÈRE
RÉUNION PUBLIQUE
DE « FRONT HUMAIN »¹
(30 avril 1948, salle des Horticulteurs)**



Mesdames,
Messieurs,

J'ai conscience de l'honneur que me font les organisateurs de cette réunion en m'appelant à formuler cette déclaration liminaire que je voudrais moins indigne de leur effort. Bien sûr la structure physique de l'assemblée que nous formons ici ne diffère en rien de celle qu'a coutume d'abriter toute autre salle, et pourtant nous n'aurons pas ce soir atteint notre objectif si, avant que nous nous soyons séparés, sa structure mentale ne s'en distingue pas foncièrement. Tous les exposés qui partent d'une chaire ou d'une tribune se développent en effet dans des cadres qui sont ceux de l'enseignement ou de l'agitation politique et, dans l'un de ces cadres comme dans l'autre, on ne saurait trop répéter que la routine fait les principaux frais. Ici, par extraordinaire, nous nous situons non plus dans l'ancien déterminé mais au cœur d'un nouveau *déterminant* : pour une fois nous prenons le large, nous brisons résolument avec des habitudes, des poncifs, des modes invétérés de pensée et d'action. La communication qui doit s'établir ici entre ceux qui parlent et ceux qui écoutent, il faut qu'elle soit d'une autre

1. Texte publié dans André Breton, *Ceuvres complètes*, tome III, La Pléiade, Gallimard (pp. 970-975).

Les notes ci-dessous sont reprises de cette édition :

Né sous l'occupation allemande « des épreuves d'une poignée de chefs maquisards appartenant au service national des Maquis Écoles », « sensibilisés à la montée créatrice des masses prolétariennes, libres de toute idéologie, mais acquis à l'évidente vérité de la méthode d'analyse marxiste », désireux d'« analyser les absurdités de la guerre qu'ils subissaient » : c'est ainsi que, dans une brochure interne datant du début de 1947¹, se définit le mouvement pacifiste Front humain, rassemblé autour de Robert Sarrazac et marqué par la pensée de Denis de Rougemont. Le Front humain à ses débuts s'adressait aux « citoyens du monde » ; ses dirigeants préférèrent bientôt le vocabulaire du mondialisme². En 1948, une « action pacifiste et révolutionnaire », à vocation de large rassemblement, est entreprise. La réunion du vendredi 30 avril, à la salle des Horticulteurs, rue de Grenelle, se tint sous la présidence de l'industriel et militant Robert-Jean de Vogüé ; Robert Sarrazac et André Breton y prirent la parole. Selon Henri Pastoureau, la séance s'acheva par une vente aux enchères de manuscrits de Breton et de Vercors au profit de Front humain³. Breton attachera suffisamment d'importance à cette cause pour faire figurer l'allocution à la table des matières provisoire du recueil d'essais qui deviendra *La Clé des champs*. Dans l'immédiat, il la publie en annexe dans *La Lampe dans l'horloge*, que publie Robert Marin.

Le discours de Breton, à la fois structuré et parcouru d'élan épiques, fait revivre en l'accentuant l'espoir pacifiste qui, du fait des circonstances d'écriture et de publication, s'entendait plus sourdement dans *Arcane 17*. On y relèvera surtout l'émergence d'un vocabulaire, « gouvernants », « gouvernés », dont Breton n'a pas fini de faire usage. L'attrait de ces mots ne tient pas seulement à la doctrine qui les porte - l'étrange prophétisme politique conçu par Saint-Yves d'Aiveyde⁴ est exalté par Breton comme surclassant l'antagonisme du capitalisme inhumain et du communisme oppresseur -, mais aussi au fait que, depuis « qu'ils sont nés à la fin du XIX^e siècle sous la plume du visionnaire, ils n'ont pas servi.

É.-A. H.

1. *Front Humain, quelques réflexions sur un front humain nécessaire*, cycle de formation n° 1, document de travail n° 1, s.d. [1947].

2. Voir la préface de Robert Sarrazac à Yves Arnaud-Uillet, *Le Mondialisme contre la guerre*, la Technique du livre, 1950, p. 9-10.

3. *Ma vie surréaliste*, Maurice Nadeau, 1992, p. 209.

4. Cité pour la première fois dans Les États généraux, dont le titre même, comme on l'a vu, s'inspire de sa revendication majeure.

nature que celle dont on se contente généralement. Ce qu'on attend de vous est plus qu'un accord platonique, c'est un lien contractuel par lequel vous marquez votre solidarité à une *cause*, de loin la plus lucide et la plus généreuse à l'heure qu'il est. Il ne suffit pas, en l'occurrence, de faire appel à la compréhension, voire à la sympathie mais bien de provoquer les réflexes humains faute desquels il n'est pas d'accident, de quelque envergure soit-il, qui puisse être évité. Nous savons tous comme ces réflexes sont paresseux aujourd'hui. Tout a contribué à les rendre tels : la longue et intolérable patience de la guerre et de l'Occupation, la déception grandissante qui s'en est suivie, l'insigne rareté des propositions nouvelles que la situation du monde, manifestement plus critique d'heure en heure, eût dû engendrer, l'exacerbation des contradictions économiques et, par-dessus tout, la constatation de ce fait patent qu'ont pu se reconstituer sans coup férir aussi bien les organismes déconsidérés qui veillent en *façade* à l'équilibre mondial que les partis, vidés pour une grande part de leur contenu doctrinal et dont certains, sans aucun égard au péril de fin du monde qu'ils entretiennent, restent à l'affût de toutes les occasions possibles d'opposer l'homme à l'homme.

Il est plus que temps d'*aérer*, d'étendre au mental les principes élémentaires de l'hygiène. Là était bien l'immense espoir qui avait pu naître de la Résistance. C'est de ceux qui y avaient pris part, de leur aptitude à s'organiser à partir de *rien*, de leur courage individuel pleinement éprouvé que put être attendu longtemps le souffle purificateur. Oh ! je sais bien qu'on a tout fait pour l'étouffer, que les vieilles formations partisans, qui continuent à disposer d'une armature puissante, n'ont pas eu grand mal à dissoudre ce corps étranger, à le diviser pour en faire leur proie. Mais j'ai toujours pensé que *l'esprit* qui avait animé ces hommes survivait à leur dispersion et, quelque éclipse qu'il connût, je n'ai jamais désespéré de son réveil. Rien ne peut faire que la santé morale de tout un peuple ne se soit retremée là et, si nous assistons aujourd'hui à une grave rechute sur ce plan - je veux dire si la crise de moralité est de nouveau à son comble - nous savons aussi qu'en profondeur et en veillesse ne peuvent manquer de subsister ces deux vertus que l'épreuve de la Résistance a fait passer au premier plan : l'esprit d'initiative et l'abnégation portée à ses extrêmes limites. Dussé-je attenter à sa très grande modestie, je dirai tout de suite que pour moi ces vertus s'incarnent en la personne de Robert Sarrazac. Ce prolongement, cet épanouissement de la pensée de la Résistance dans le temps qui devait la suivre, c'est chez lui, c'est chez ses camarades et collaborateurs de *Front humain* et chez eux seuls que je les ai trouvés. Je ne sais pas, en dehors d'eux, d'aussi sûre prise de conscience des événements qui se jouent ou qui se préparent et je ne connais aucune activité présente qui soit aussi élevée en dignité que la leur.

Le point d'application de cette activité est bien connu de certains d'entre vous. Rien, assurément, de plus ambitieux. Mais rien dont l'un ou l'autre nous puissions moins raisonnablement nous désintéresser, puisque c'est notre sort commun qui est en jeu. Certes, le pire obstacle qui se dresse devant nous est l'insouciance. Le manque d'imagination - et même de mémoire - est tel que c'est seulement, hélas, l'appareil *concret* du danger qui parvient à tirer de l'engourdissement le plus grand nombre. Devant l'ampleur de la catastrophe qui menace, il faut que ceux d'entre nous qui ne sont ni aveugles ni coiffés d'ocellères se fassent assez pressants, assez tenaces pour émouvoir et ébranler de toujours plus vastes cercles humains.

Des voix autrement autorisées que la mienne, puisque ce sont celles mêmes des savants qui président à la recherche atomique - et les publications de *Front humain* ont été les premières à leur faire écho -, ces voix se sont faites aussi hautes que possible pour donner l'alarme. C'est Albert Einstein qui dit : « La guerre la plus atroce est à notre porte. Ses ravages seraient tels que villes, peuples et nations seraient broyés à jamais. Il nous faut deux cent mille dollars immédiatement pour une campagne destinée à faire connaître aux peuples qu'un nouveau mode de pensée est essentiel si l'humanité veut survivre et progresser. » Et par-dessus tout Einstein fait appel à une *réaction suprême des individus et des masses*. Oui, il faut, pour commencer, que ces individus, ces

masses comprennent que tout ce qui les dresse aujourd'hui les uns contre les autres, tant sous l'angle des intérêts immédiats que des idéaux lointains, serait *absolument vain* devant l'unité de condition créée par la guerre la plus désastreuse qui fût jamais. Ces individus, ces masses, au prix d'une propagande soutenue et inlassable, c'est à nous aujourd'hui de les en convaincre. On ne saurait au départ se dissimuler que la tâche est ardue : c'est seulement par une représentation active, aiguë, *visionnaire* du mal incommensurable qui est prêt à fondre sur la terre qu'on peut espérer à la fois réduire l'égoïsme des classes possédantes et amener les masses frustrées à douter de la possibilité de leur accession au pouvoir *par des moyens que les nouvelles techniques de lutte armée font passer au rang d'illusions*.

Toutefois, le bon sens serait-il devenu la chose du monde la moins bien partagée qu'on ne puisse s'attendre de part et d'autre à ce sursaut de conscience mi-égoïste mi-altruiste dont dépend l'établissement de la chaîne devant l'incendie ? Un peu mieux informé de ce qui l'attend - c'est à nous de l'informer - quel homme sera assez fou, assez criminel pour s'en remettre d'une solution à intervenir au sort des armes quasi exterminatrices qui sont près d'entrer en action ?

Il est bien entendu que ce n'est pas au stade le plus forcené de son expression que nous devons tenter de conjurer le mal actuel. Nous n'aurons rien fait si nous ne l'avons pas appréhendé dans ses symptômes et si, ces symptômes, nous ne les avons pas combattus pied à pied. C'est dès maintenant tout un cortège macabre qui mène à lui. Le char de la bombe atomique, appelé à faire la nuit et le désert définitif sur son passage, nous savons - par le programme - qu'il vient derrière ceux qui passent aujourd'hui lentement sous nos fenêtres : le char de l'étatisme ubuesque, celui de la Gestapo *et de ses sœurs*, qui ne lui cèdent en rien en pompes et en œuvres, celui de la bureaucratie et de la poussière faite homme, celui des camps scintillants de barbelé, celui des chambres de torture dernier modèle avec la collaboration des ingénieurs et des artistes, celui du pentothal sodique, peut-être le plus spectaculaire de tous, à l'enseigne de la meilleure lessive qu'on puisse faire de la personnalité (il laisse la conscience humaine à l'état de loque), le char de la presse totalitaire enfin où l'on se bat à coups de faux témoignages, de dénonciations calomnieuses et de seringues de pus. Toute la question est de savoir si nous allons tolérer cela plus longtemps, si oui ou non il subsiste assez de santé et de propreté sur la terre pour en finir une bonne fois avec les rats qui commencent à infester le pont.

On n'en finira pas sans une analyse beaucoup plus poussée que toutes celles qu'on nous propose des causes profondes de ce mal dont l'issue fatale s'appête à nous confondre tous. Ce mal demande à être extirpé dans ses racines. À mon sens, en dernière analyse, ce mal prend naissance dans l'ANTAGONISME DES GOUVERNANTS ET DES GOUVERNÉS . Il n'est pas vrai, que dis-je, il est scandaleusement faux que les peuples pris dans leur ensemble puissent être tenus pour responsables des erreurs et des exactions de leurs gouvernements. En ce qui concerne les pays de régime totalitaire cela, déjà, devrait aller sans dire : la vigueur de la répression policière a tôt fait d'y liquider toute opposition organique et c'est à partir de cette évidence que, pour ma part, je me suis toujours refusé à associer la généralité du peuple allemand aux crimes nazis. Mais, en ce qui concerne les États démocratiques, je demeure aussi très incomplètement rassuré. Même issus du suffrage universel (« universel » est un mot curieusement abusif si l'on songe qu'un tel suffrage ne déborde pas le cadre national) les gouvernants des pays démocratiques ou prétendus tels sont, dans leurs relations avec les gouvernants des pays totalitaires, pris dans un engrenage où l'intimidation ne tarde pas à jouer le principal rôle et dans lequel le moins qu'on puisse dire est que les valeurs démocratiques ne se retrouvent pas. On ne saurait trop faire la part de ce chantage, imposé à peu près comme règle de jeu, et dont le moindre risque n'est pas d'exiger une certaine réciprocité. Les relations internationales en sont, bien entendu, *viciées* au possible, sans qu'on puisse honnêtement en attribuer la responsabilité à un peuple plutôt qu'à un autre. Ces peuples sont d'ailleurs plus

ou moins mal instruits de ce qui se trame en leur nom, plus ou moins égarés par une propagande intéressée pécuniairement, dans chaque cadre national, à servir les puissants de l'heure et qui est bien un des monstres les plus répugnants que la vie moderne ait couvés. Pendant que les gouvernants se toisent, comme dans un ancien film burlesque éprouvent mutuellement leurs biceps et jouent, non peut-être sans inquiétude, avec le feu qui va tout dévorer, les gouvernés, eux, continuent à vaquer à leurs occupations qui n'ont rien de si belliqueux : ils travaillent, ils aiment, ils regardent leurs enfants qui sont beaux. Et cela indistinctement pour toutes les régions de la terre. Comment l'absurdité de cela ne crève-t-elle pas les yeux ? L'antagonisme des gouvernants et des gouvernés est à son comble. Il y a plus de soixante ans que cet antagonisme a été dénoncé dans un ouvrage intitulé *La France vraie (Mission des Français)* par un auteur contre lequel plusieurs conspirations ont été ourdies : Saint-Yves d'Alveydre. À l'époque où il écrivait, force lui était à lui-même de ne pas enfreindre le cadre national et pourtant que n'y aurait-il à glaner pour nous dans son livre ! C'est lui qui - citant ces lignes déjà lumineuses du *Contrat social* : « La Souveraineté (du peuple) ne peut pas être représentée parce qu'elle ne peut pas être aliénée. Elle consiste essentiellement dans la volonté générale, et cette volonté ne se représente pas » - ajoute que la loi *politique* des gouvernants, loi héritée d'Aristote et qui ne saurait outrepasser le délibératif, le judiciaire et l'exécutif, doit, sous peine de mortelle incohérence, présupposer une loi *sociale* des gouvernés, leur conférant et à eux seuls les pouvoirs enseignant, juridique et économique, - et qu'une telle loi des gouvernés est seule capable de prédéterminer scientifiquement la loi des gouvernants. L'extension de cette idée au plan international, avec les quelques corrections qui s'imposent, suffirait à jeter les bases de cette Constituante mondiale dont le projet a été conçu par nos amis de *Front humain* et à poser la première pierre des États-Unis du monde.

Quelle que soit mon inaptitude depuis longtemps déclarée à me placer moi-même sur le terrain national, je pense avec Robert Sarrazac que les masses mondiales peuvent « attendre de la France un geste ». Il se trouve, en effet, que géographiquement parlant l'équilibre mondial, si précaire soit-il, admet aujourd'hui la France pour fléau et qu'historiquement de ce pays sont partis quelques-uns des grands mouvements audacieux et libérateurs qui ont étonné le monde. Je pense à la révolte cathare, aux États généraux, à la nuit du 4 août, au saint-simonisme, à la Résistance. Cette flamme, le meilleur de nous en participe et il ne sera pas dit qu'à l'instant panique nous aurons manqué de souffle pour l'aviver.

André Breton

Le manuscrit de ce texte, signé du 29 avril 1948, est publié sur le site consacré à André Breton :
<http://www.andrebreton.fr/work/56600100766480>